

Comment dit-on ?

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **48 (1910)**

Heft 43

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-207191>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

L'ABBAYE DE BEZENS

Le bon romancier Benjamin Vallotton a écrit, sous le titre de *Il y a peu d'ouvriers*, une suite de *La moisson est grande*, son avant-dernier livre, dont le succès a été très grand, puisqu'il a atteint son cinquième mille en moins d'une année. Cette seconde partie ne plaira pas moins. On y verra qu'après avoir passé vingt-deux ans à la cure villageoise de Bezens, la famille du pasteur Chardonnay émigre à Frêneaux, « ville champignon » aux portes de Lausanne, qui « tourne autour de sa gare comme les rayons de l'essieu ». Ce que deviennent là les héros du roman, nous laisserons aux lecteurs le plaisir de le découvrir eux-mêmes, et nous nous bornerons à reproduire deux ou trois belles pages, où l'auteur fait de main de maître un tableau de l'abbaye de Bezens :

A Bezens, du plus loin que les vieux se souviennent, deux fêtes mettent la commune en liesse : le Nouvel-An, d'abord, et puis, juillet venu, l'Abbaye. Ces deux fêtes se préparent dans la rêverie des heures lentes, alors que, assis près des fenêtres basses donnant sur les jardins, filles et garçons songent au « rond de danse... »

Or, l'Abbaye approchait. Epanoui, le ciel avait déployé son manteau bleu jusque sur les montagnes lointaines. Hâtivement, on dressait des mâts surmontés d'oriflammes. On clouait des branches de sapins pour cacher la nudité des planches rabotées. Et le long des barrières défilaient, en belle pâte blanche semée de fruits coupés en quartiers, les gâteaux que le feu du four allait dorer. De Crezy à Bezens flottait sur les prés une subtile odeur de cannelle. Excitées, les abeilles, les guêpes, tournoyaient en essais blonds. Et l'on s'interpellait de porte à porte :

— A-t-il bien réussi ?

— Et le vôtre ?

— Voilà !... Avez-vous vu celui aux Bossonnet ?... Il est venu plus noir que du charbon...

Bientôt, sur la route blanche bordée de pommiers, on vit approcher de lourds chariots. L'un d'eux ressemblait à une maison. Il avait une cheminée, une porte, de petites fenêtres à volets verts où se penchaient, parfois, des têtes à cheveux huileux ou crépus.

Les gamins se précipitèrent :

— Les voilà !... Il y a un carrousel, un tir mécanique et un singe !

A deux heures précises de l'après-midi, une détonation ébranla les vitres. Affolés, les pigeons s'envolèrent.

— Bon ! Voilà les fous qui débudent !... songea M^{me} Crenuz dont le profil anguleux apparut une seconde dans l'écartement d'un rideau.

Elle ne se trompait point. De cinq en cinq minutes, un mortier, bourré jusqu'à la gueule, envoyait aux échos ses appels impérieux. Seules, indifférentes à la griserie de la poudre, les poules s'en allaient aux champs de leur pas de ménagères attentives.

Maintenant, sur la route baignée de lumière intense, un cortège s'avancait. Il venait de Crezy, ramassant son monde de porte en porte. On le voyait passer au travers des champs immobiles, comme un autre champ fleuri qui marcherait, précédé d'un drapeau, piqué d'écharpes multicolores, d'instruments scintillants, dont les flons-flons montaient par les petits sentiers jusqu'aux maisons foraines, un peu mélancoliques, pourtant, si vite envolés, si grêles sous le ciel immense...

Tout à coup, ils parurent sur la place : un gars à la mâchoire solide, tenant haut le drapeau de la Jeunesse, un beau drapeau brodé de lettres d'or, de mains enlacées ; puis les musiciens marchant à petits pas, les joues merveilleusement gonflées. Sept, en tout. Deux pistons, un bugle, un trombone à coulisse et surtout trois basses qui descendaient à de telles profondeurs que les vaches montraient des mufles inquiets aux fenêtres des écuries. Brunes, blondes, une cocarde épinglée sur leurs belles blouses blanches, des roses dans les cheveux, un rire au coin des yeux, les demoiselles d'honneur encadraient les gars endimanchés dont plusieurs portaient, comme on porte un emblème vénéré, une bouteille de vin bouché. Et des chiens, des gamins, toute une foule en joie. Et le soleil, qui est un fétard, allumait une étoile à la hampe du drapeau, lançait ses rayons au travers de la poussière dansante, lutinait les bombardons dont il semait les pavillons d'étincelles.

Griveloup, Pipette aussi, le feutre en bataille, les yeux vagues, avaient regardé défiler le cortège.

— Ils ont rude raison !... affirma Pipette... Les dames, le vin, c'est les trois quarts de la vie. On ne peut pourtant pas communier tous les dimanches. Pas vrai ?

Griveloup comprit que Pipette sollicitait une approbation sans réserve :

— Pardi ! On n'est jeune qu'une fois... Ça suffit d'être sérieux un jour non l'autre... Quand on est à un ensevelissement, on est à un ensevelissement. Et quand on est à une fête, on est à une fête...

De gros rires fusaient, car on avait joué une farce à Gosson, dit Poire d'angoisse. Et debout sur une façon de trapèze, face à la foule, le singe saluait, grimaçait, gambadait. On l'acclamait. Mais, dédaigneux de la popularité, le singe haussait ses maigres épaules, puis, comme il faisait volontiers, se grattait la poitrine d'un air désabusé.

— On jurerait ton beau-frère ! criait Pipette à Griveloup.

Et Griveloup répondait, sans se blesser d'un propos qui, en somme, ne l'atteignait point :

— Oh ! les singes, les hommes, en somme c'est tout du même... Si c'était eux qui avaient la majorité, c'est nous qu'on serait sur le trapèze !

Les ronds de danse, à la campagne, sont bons enfants au possible. Ils fleurissent la résine, la branche de sapin. Des yeux curieux, sympathiques, goguenards, encouragent ou surveillent

les danseurs. Juchés dans une sorte de guérite, très graves, les musiciens versent sur les têtes des valses langoureuses ! Devant eux un verre de vin est posé. Sitôt la valse terminée, ils le vident, parce qu'il n'y a rien de tel pour « donner de la pince ». Puis, ayant retiré les pompes de leurs instruments, ils les secouent vivement. Après quoi, sur un signe du chef, ils repartent, le piston d'abord, qui tient le chant, puis les basses qui marquent sourdement la cadence, et l'on entend, pendant les silences, un froufrou de jupons bien empestés, pareil au bruit du vent courant sur les moissons.

La nuit tombée, les pommiers s'éclaircissent de la lumière douce des lanternes vénitienes. Et de partout, des vergers où rôdent quelques vieux misogynes, de la cantine, de la place encombrée, montent des rumeurs patriotiques. Le carrousel illuminé, les drapeaux, les robes tournoyantes, les verres pleins d'un vin doré, la musique qui attache toutes choses d'un invisible lien, et aussi les étoiles, clouées dans le ciel noir entre les branches des pommiers, tout cela bouscule les réalités. Les plus rudes s'attendrissent, une larme mouille leur paupière. Cette jeunesse !... Elle fuit plus vite que l'eau du ruisseau... Alors les gars, pour la retenir, pour la savourer aussi, posent des baisers sur les joues qui se dérobent.

— Monteh !... soupirait une vieille. Quand mon mari m'a demandée, un soir comme aujourd'hui, c'était sous le grand poirier à Ulysse... J'avais juste dix-sept ans... Pas même, puisque j'étais communiée du printemps... La lune clairait justement entre deux nuages... Il n'était pourtant pas tant beau, borgne d'un œil, mais l'amour y était... Dire qu'il y a quarante-trois ans de ça !... Enfin ! quand on est jeune, on est un peu fou... Ma foi ! La vie a été calculée en conséquence...

Et d'autres vieilles hochaient le menton.

Benjamin VALLOTTON.

Définitions

Deux définitions, relevées dans un compte-rendu officiel, tout récent ?

« L'estomac est une poche fermée par deux ouvertures : le cardia et le pylore. »

* * *

« Les dents ont la forme du but qu'elles poursuivent. »

Comment dit-on ? — Pour désigner les partisans de la proportionnelle, on dit : les « proportionnalistes » ; on dit de même les « combistes », en parlant des disciples de M. Combe, l'ancien chef du gouvernement français, etc.

Mais comment appeler les amateurs de whisky ?

— Les whiskystes, parbleu !

— Vous n'y êtes pas.

— Alors ?...

— Les victimes du « Dewar ».

¹ Benjamin VALLOTTON. — *Il y a peu d'ouvriers*. — Lausanne, librairie F. Rouge & Cie.